

Ça commence sur une péniche, le long d'un canal qui traverse le Bassin minier. Sur le pont, il n'est ni impossible ni sûr que le Commissaire Maigret résolve le mystère qui a accablé Jacqueline-la-Victime. Sur la rive, des notes et des danseurs apparaissent et se déploient au passage de l'équipage, dans un ballet mélancolique et joyeux qui nous tire la larme en même temps que le sourire, sans que l'on sache d'où ça vient. Juste parce que c'est là. Et maintenant, "le moment de maintenant".

En fait, ça avait commencé un peu avant, à Lille, dans un village de chapiteaux qui avait pris temporairement la place de barres HLM. Je ne sais plus quelle forme cela avait mais je sais que c'est ce jour-là que j'ai découvert Gilles Defacque et le Prato, Théâtre International de Quartier. Étudiante en fin de parcours, presque fraîchement arrivée de Paris où, quand elles existaient, les réflexions sur les rapports culture/ public devaient choisir leur camp entre démocratie et démocratisation culturelle, entre culturel et socio-culturel, je constatais qu'ici, avec "eux", ces questions ne se posaient pas, parce qu'on était beaucoup plus loin. Il ne s'agit pas que de penser et dire, mais de faire et de parler (et surtout "d'où tu parles"), pas d'intervenir mais d'être là, pas de diffuser l'art et les poètes auprès d'un public décentralisé, mais de faire vivre ce qui nous meut et nous émeut, nous qui sommes chacun·e un·e gens et tou·te·s des quelqu'un·e·s.

L'accueil et l'amitié sont vite venus, simplement. Des fêtes, des goûters, une bière au bar du théâtre à la sortie du spectacle...

Ce qui me revient spontanément ces derniers jours, ce sont des images de parades, de déambulations de clowns poètes : improvisée au milieu d'Uzeste en août, à travers Dunkerque pour commémorer 60 ans de libération, un soir sur fond de météo marine à Saint-Nazaire, des enfants derrière un joueur de flûte à Maubeuge (dit comme ça, ça sonne bizarre, mais le moment était doux, dans un soleil de fin de dimanche après-midi) ...

Bien sûr il y a eu les spectacles, du Prato et de tous ceux qui y étaient invités. Les textes, les mots, les pensées, les corps qui se tressent, s'entrechoquent, roulent, explosent.

Tant de Tournages imaginaires que l'on ne sait pas comment on va faire maintenant qu'on n'en verra plus. Pourtant tu nous avais prévenus, Gilles, qu'on n'a jamais le temps de tout dire et de tout faire avant de partir. Dit alors, cela nous rassurait un peu, calmait notre angoisse du temps qui file. Mais aujourd'hui, cela nous console à peine.

Enfin, ce sont, avant que ne revienne dans notre cerveau reptilien la voix éclatante de Doris Day, les mots soufflés de la voix presque aiguë de Gilles qui viennent se poser sur les notes de Que sera sera pour une dernière strophe bouleversante.

C'est un dernier dessin publié, du moins sur les réseaux, qui évoque les déplacés. Lui qui a toujours été attentif à ce que chacun trouve sa place et qui lui-même cherchait la sienne, trouvant le clown poète comme son meilleur allié, les clowns n'étant jamais nulle part à leur place et ainsi pouvant toujours être là, avec, entre, au milieu, tout autour.

Gilles Patricia David Jerome Virginie Emmanuelle Jean-Philippe La Compagnie du Tire-Laine ... et là c'est le drame quand on commence à faire une liste, on oublie toujours au moins une personne (et ce n'est jamais le moins important...) ...

Clara Massin